

gerwald rockenschaub **find / keep** **du 02 10 09 au 05 12 09**

Après avoir invité Gerwald Rockenschaub (Autriche, 1952) à participer début 2008, aux côtés de Miquel Mont (1963, Espagne) et Morgane Tschiember (1976, France), à l'exposition « la même chose mais autrement » avec une série « sans titre » (et sans son) de sept courtes vidéos d'animation datées de 2004, la Villa du Parc lui consacre cette fois une exposition personnelle. Avec un choix d'oeuvres récentes (2005-2009) et une toute nouvelle installation intitulée « find / keep », spécialement conçue et réalisée pour le Plateau Robert Morris. Une installation qui confirme le souci de l'artiste d'en faire toujours le moins possible, de spectaculariser juste ce qu'il faut la vacance, le vide de toute chose, de ne pas trop porter atteinte à cette vacuité ambiante, de l'ambiancer à peine, à la limite du perceptible, pour être sûr que rien d'autre que le lieu n'aura lieu. Une installation qui confirme également l'humour partout présent, jusqu'à la dérision, dans la stratégie d'entreprise (esthétique) de cet ancien VJ de la scène techno autrichienne.

la disparition de l'original

Au début des années 80, après avoir étudié l'histoire, la philosophie, la psychologie et la pédagogie à l'université, après avoir suivi cinq ans durant l'enseignement de l'école supérieure des arts appliqués de Vienne, Gerwald Rockenschaub était en effet devenu l'une des stars de la mouvance punk et new-wave de Linz et de Vienne. Dans ces années-là, la culture pop, le design et les nouvelles expérimentations électroniques révolutionnèrent les concepts traditionnels de l'art et contribuèrent à rendre sensible, visible et intelligible, le discours post-moderne de transformation du monde en un monde de simulacres. C'est sur cette toile de fond historique et culturelle que Gerwald Rockenschaub allait développer dès ses premiers objets d'art, dans ces dessins, tableaux et tableaux, une forme de langage visuel abstrait que le monde et le marché de l'art s'accordèrent à qualifier de « néo-géo ».

Rappelons que ce nouveau langage, pratiqué côté Suisse par John M. Armleder et Olivier Mosset, outre-Atlantique par Peter Halley ou encore Jeff Koons, s'inscrivait en ce temps-là en rupture avec les peintures néo-expressionnistes des Nouveaux Fauves (« die neue Wilde »), la Transavanguardia italienne et les « valeurs du consensus » alors en vogue, dont le transcendantalisme artistique et l'humanisme émersonien américains. Le mouvement « néo-géo » a voulu réinterroger et explorer la peinture abstraite au présent et pour le présent. Ses représentants ont réinterprété les codes du langage constructiviste et minimal à l'aune de la vision consumériste du Pop Art mais aussi de la fameuse théorie du simulacre et de l'esthétisation du réel énoncée par le philosophe Jean Baudrillard dans ses livres « Pour une critique de l'économie politique du signe » (1972) et « Simulacres et simulations ».

(1981). Pour ce dernier, dans la société de l'hyper-consommation et de la déréalisation généralisée du réel, une image ne représente plus un objet ou une chose réelle, mais simule un autre objet qui lui-même en simule un autre et ainsi de suite. Dans ce monde devenu hyper-abstrait, la simulation est devenue la seule réalité et l'original a disparu.

la procédure du sampling

Reconnaissables à leur style épuré et minimal, les premières oeuvres de Gerwald Rockenschaub s'inspirent déjà de la profusion des signes visibles dans notre ordinaire quotidien ainsi que dans les médias : génériques télévisuels, images de marques, affichage publicitaire, mobilier urbain, signalétique routière, vitrines de luxe. Ses tableaux ne véhiculent cela étant aucun message ; ils n'évoquent aucun débat formel interne à la peinture ; ils ne se réfèrent directement à aucun contexte politique ou social, et encore moins autobiographique. Ses tableaux et tableautins, *digital prints* sur toile, *colour foils* sur alu et ou objets en *acrylic glass* renvoient seulement aux codes et motifs visuels présents dans notre vie et notre environnement quotidien : pictogrammes, logos et autres images simplifiées, stylisées. Exemple : cocotier et autres arbres en fleurs dans la série « My Machines » exposée en 2007 à Paris et à Salzburg, chez Thaddeus Ropac. Autre exemple : fauteuil et mannequins étêtés dans la série des « Folienbilder » présentée la même année à la galerie Mehdi Chouakri de Berlin. Cette absence de (grands) récits est une constante majeure des images et des objets réalisés par Rockenschaub ; ceux-ci ne servent pas à représenter une réalité, mais plutôt à produire quelque chose de l'ordre d'une pure séduction visuelle.

La procédure du sampling utilisée par l'artiste, qui consiste à identifier les motifs et structures issus de magazines de modes et de tendances, fait allusion à la manière dont les médias forment et informent notre environnement immédiat. L'art de Gerwald Rockenschaub assume ce moment historique où (nouveaux) médias et virtualité commencent à informer notre environnement et à entrer en résonance avec la réalité.

la fin du fait main

Après les jeux de signes caractéristiques de ses premières peintures à l'huile (1983-1986), après ses premières sculptures en relief, plates et sérielles, totalement abstraites, pures inventions visuelles inspirées de matériel industriel et dénuées de toute connotation psychologique pouvant rappeler la notion d'auteur (1989-1992), Gerwald Rockenschaub a choisi d'en finir avec le « hand made », le « fait main », et de confier la conception comme la production de ses oeuvres à des ordinateurs et autres machines. Ainsi, à la fin des années 90, il a commencé à créer toutes sortes d'images générées sur ordinateur qui furent ensuite réalisées sur des adhésifs de couleur et enfin contrecollées sur aluminium. A l'inverse des tableaux des années 80, ces *colour foil images* sont totalement plates et lisses. Fortement inspirées de l'esthétique pop, ces oeuvres n'ont ni premier plan, ni arrière-plan. Elles jouent avec l'insensible instant où l'élément représenté bascule dans l'abstraction et où l'espace sculpté redevient plan. Elles transposent le caractère tridimensionnel de la vie dans l'aspect bidimensionnel de l'image.

Depuis le début des années 90, Gerwald Rockenschaub compose et expose également de grandes installations qui occupent l'ensemble de l'espace. Outre le plexiglas, il utilise une grande variété de matériaux industriels tels que panneaux, rideaux en PVC, cloisons murales, tapis monochromes, objets gonflables en forme de canapés, oreillers et murs, étagères et plus récemment des échafaudages métalliques préfabriqués rappelant ceux utilisés sur les chantiers de construction. Toute l'oeuvre de Gerwald Rockenschaub traite de la ligne qui sépare la représentation de l'abstraction, l'espace de la sculpture de la surface. Sculpture et volume ont été réduits à un symbole, entraînant la disparition des perspectives spatiales et psychologiques. L'espace visuel devient une zone intermédiaire, quelque part

entre peinture et sculpture, abstraction et réalité. Des installations de Rockenschaub émane indéniablement une élégante et sobre réserve : **des formes minimales et des couleurs** glamour structurent l'espace et diffusent une aura de douce tranquillité. Cette ambiance globale doit paradoxalement beaucoup à cette position distanciée et à ce regard froid de producteur-observateur de formes qui caractérisent, de l'aveu même de l'artiste, une attitude générale à l'endroit de l'art. Certains critiques vont jusqu'à définir les installations de Gerwald Rockenschaub comme des générateurs de perception ayant vocation de renouveler l'expérience sensible et visuelle du spectateur...

l'impact de l'oeuvre

A Annemasse, Gerwald Rockenschaub présente une sélection de différentes pièces comprenant des objets muraux, des adhésifs contrecollés sur aluminium, une sculpture gonflable, une sculpture en relief ainsi qu'une nouvelle installation (production Villa du Parc). Le point de départ des expositions de Rockenschaub est souvent lié à l'architecture du lieu, architecture dont il accentue ou redéfinit les caractéristiques par ses interventions. C'est encore une fois le cas pour son exposition personnelle à la Villa du Parc.

Spécialement conçue et réalisée pour le Plateau Robert Morris, l'installation intitulée « find / keep » se présente sous la forme d'une (fausse) cloison de 7,80 m de long sur 2,95 m de hauteur et 0,20 m d'épaisseur, reliée au mur qui lui fait face par une tige en aluminium rose d'une longueur de 3,10 m ; fixée au mur dans l'un des angles de la pièce, une petite étagère jaune complète l'ensemble. Ce trinôme est une oeuvre à double détente : divisant l'espace du Plateau Morris en deux sections ouvertes de surfaces différentes, non seulement il redistribue l'espace et altère de fait la perception qu'en a le spectateur, mais il fonctionne également comme une surface de projection picturale en 3 dimensions, une surface qui n'est plus offerte à la seule contemplation du spectateur, puisqu'elle conduit ce dernier à tourner autour et à l'intérieur de l'oeuvre, à mesurer l'impact de l'oeuvre sur le contexte expositionnel, à réexaminer la qualité de l'espace alentour et à apprécier in fine ce qui se passe, ce qui a réellement lieu en ce lieu. Dès la première salle d'exposition, le spectateur est donc doublement mis en mouvement, physiquement et mentalement, comme préparé, conditionné par l'artiste lui-même pour aborder les autres oeuvres exposées.



[villa du parc_centre d'art contemporain](#)

[12 rue de genève _ 74100 annemasse](#)

[04 50 38 84 61 _ www.villaduparc.com](#)